

« À PARTIR DE LA CRÉATION DU MONDE »

(18) Car une colère de Dieu se révèle à partir du ciel sur toute impiété et injustice d'hommes qui détiennent la vérité dans l'injustice, (19) parce que ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste en eux. Car Dieu (le) leur a manifesté. (20) Car ce qui est invisible de lui, à partir de la création du monde, pensé par ce qui est fait, se laisse voir, sa puissance sans âge et sa divinité, en sorte qu'ils soient inexcusables. (21) En effet, connaissant Dieu, ils ne lui ont pas rendu, comme à Dieu, gloire ou action de grâces, mais ils sont devenus vains dans leurs raisonnements et leur cœur insensé s'est enténébré : (22) prétendant être sages, ils sont devenus fous (23) et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible pour une image qui ressemble à un homme corruptible et à des volatiles et à des quadrupèdes et à des reptiles.

ÉPÎTRE AUX ROMAINS, I, 18-23.

« Car une colère de Dieu se révèle à partir du ciel sur toute impiété et injustice d'hommes qui détiennent la vérité dans l'injustice.... »

*Paul vient de déclarer à quelle condition une justice de Dieu se révèle dans l'heureuse annonce : tout se passe dans la foi, puisque cette révélation se produit en venant de foi, en allant à foi. Tel est, en tout cas, le témoignage de l'Écriture : **Le juste venant de foi vivra.***

Or, du moins semble-t-il, il y aurait une autre révélation, puisque Paul ajoute aussitôt : Car une colère de Dieu se révèle à partir du ciel sur toute impiété et injustice d'hommes qui détiennent la vérité dans l'injustice.

Cette autre *révélation* succède-t-elle à une première ? Rien ne permet de le penser. Rien n'empêche donc d'estimer qu'elles sont concomitantes ou, plutôt, que l'une prend la place de l'autre selon l'accueil réservé à l'acte même par lequel se produit la *révélation*. En effet, *justice et colère* sont introduites l'une et l'autre par le même verbe au présent : *se révèle*. Mais alors si ces deux *révélation*s arrivent dans le même temps, quel rapport entretiennent-elles entre elles ? Sont-elles contradictoires et tendent-elles donc à s'exclure réciproquement ? Sont-elles au contraire, les deux aspects, inséparables, d'une seule et même *révélation*, une double façon de recevoir celle-ci, qui est unique mais change d'aspect selon la réponse qui lui est adressée ? Si l'on devait s'arrêter à cette dernière conclusion, comment pourrait-on nommer cette unique *révélation* qui rassemble en elle la *révélation* d'une *justice de Dieu* et celle d'une *colère de Dieu* ?

Observons d'abord que dans une *révélation*, comme en tout acte de communication, il n'est pas possible de séparer ce qui est révélé de sa relation au destinataire de la *révélation*. Ainsi la *justice de Dieu* et la *foi* du croyant, d'un côté, se tiennent-elles ensemble et, pareillement, d'un autre côté, la *colère de Dieu* et toute *impiété et injustice d'hommes qui détiennent la vérité dans l'injustice*.

Mais comment entendre le statut de ce qui est révélé, de la *justice*, de la *colère* ? De toute évidence il s'agit non pas, à proprement parler, d'un objet, comme dans la connaissance, mais d'un message et donc non pas d'abord, d'un savoir mais, à travers ce savoir, de la relation entretenue par *Dieu* avec les destinataires de ce message. Autrement dit, ici, *justice* et *colère* sont déjà une réponse, chaque fois différente, à l'accueil réservé à la communication établie par *Dieu* avec nous. Quant à notre accueil, il est lui-même, lui aussi, une réponse, la réponse qui a motivée la réponse de *Dieu* sur le mode de la *justice* ou de la *colère*. Ainsi, d'une certaine façon, nous ne déchiffrons jamais que des réponses, qu'il s'agisse de la *justice*, et c'est alors la *foi*, ou de la *colère*, et c'est alors *tout impiété et injustice d'hommes qui détiennent la vérité captive dans l'injustice*.

Continuons notre analyse de la communication qu'est la *révélation*. Dans le cas de la *justice* et de la *foi*, cette dernière, la *foi*, constitue la réponse donnée à la *foi* qui *révèle* cette *justice* dans *l'heureuse annonce*, puisque la *révélation* se produit de *foi* à *foi*, ou, selon la traduction littérale ici proposée, *venant de foi, allant à foi*. En revanche, dans le cas de la *colère*, nous ne savons pas de quel geste d'énonciation celle-ci procède mais nous apprenons pourquoi il s'agit ici de *colère* quand nous prenons connaissance des dispositions des destinataires. Celles-ci sont *toute impiété et injustice*, une *impiété* qui est *injustice* ou, comme on voudra, une *injustice* qui est *impiété*. Il semble même que l'*injustice* soit elle-même la dominante, puisque c'est en elle que des *hommes détiennent la vérité*.

On demandera bien sûr ce que peut être cette *vérité* prisonnière d'une *injustice*. Or que peut-elle être sinon une *foi*, une réponse de *foi*, retenue, empêchée de se produire à l'adresse de *Dieu* par *toute impiété et injustice* ? Et voilà pourquoi la *révélation* n'est plus celle de la *justice* mais celle de la *colère*. En d'autres termes, la *colère* prend la place de la *justice* dans la *révélation* lorsque de la *foi* ne répond pas à de la *foi*.

Or, on ne peut s'expliquer qu'une *injustice d'hommes* puisse ainsi tenir réellement la *vérité* captive. Car tout est disposé pour que la communication que *Dieu* établit avec eux soit reçue,

« ...parce que ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste en eux. Car Dieu le leur a manifesté. Car ce qui est invisible de lui, à partir de la création du monde, pensé par ce qui est fait, se laisse voir, sa puissance sans âge et sa divinité, en sorte qu'ils soient inexcusables... »

On observe que, s'il y va toujours d'une communication engagée par *Dieu*, celle-ci n'est plus nommée *révélation* mais *manifestation*. Dès lors, on peut se demander si le geste de croire, la réponse de *foi*, qui est associé à la *révélation* proprement dite, dans le cas de la *justice*, est attendu pareillement ici.

La *manifestation*, parce qu'elle est une communication, attend une réponse. Elle ne serait pas ce qu'elle est sans l'attente de cette réponse. Mais *Paul* ne dit pas que celle-ci doit être nommée *foi*. Au reste, comme on pourra le constater, il ne fait état de cette réponse que pour dire qu'elle fut tout autre qu'un assentiment donné à la *manifestation*. Cet assentiment attendu peut donc tout au plus être entendu comme un geste analogue à celui de croire. Ce qu'il y de sûr, en tout cas, c'est que ces mêmes *hommes* étaient et demeurent *inexcusables* de ne pas l'accomplir. Il écrit en effet : *Car ce qui est invisible de lui (=Dieu), à partir de la création du monde, pensé par ce qui est fait, se laisse voir, sa puissance sans âge et sa divinité, en sorte qu'ils soient inexcusables.*

Autrement dit, *Paul* se place et nous place avec lui en amont ou, plutôt, à l'intérieur de toute histoire et il exprime une pensée qu'on peut formuler ainsi : les *hommes* sont, dès qu'ils existent, dans une situation de communication ; ils doivent donc répondre et ils le peuvent ; sans doute peuvent-ils répondre sans acquiescer à cette situation, voire en la déniaient ; dès lors ils ne la suppriment pas pour autant, ils ne s'en extraient pas, mais ils y adoptent une certaine position qui les rend *inexcusables* de ne pas répondre en y consentant positivement, puisqu'ils le peuvent.

Mais revenons au texte de *Paul*, à la communication comme *manifestation*, distinguée de la communication comme *révélation*.

La *manifestation* ne précède pas la *révélation*, elle ne cesse pas non plus avec elle : elle demeure. En effet, comme pour la *révélation*, nous sommes toujours dans le présent, même si nous apprenons que la *manifestation* réalisée par *Dieu* a commencé un jour : *car Dieu le (= ce qu'on peut connaître de Dieu) leur a manifesté.*

Mais, à la différence de la *révélation*, la *manifestation* possède un objet qui n'est pas défini par la relation qu'entretient l'émetteur avec le destinataire. Dans les deux cas, l'émetteur est désigné du nom de *Dieu*. Mais, dans la *manifestation*, il fait apparaître quelque chose de lui-même, des attributs de son être, *ce qui est invisible de lui...sa puissance sans âge et sa divinité*. Dans la *révélation*, en revanche, *Dieu* lui-même apparaît aussi sans doute mais dans l'exercice et, comme on l'a déjà observé, sous la modalité de sa *justice* ou de sa *colère*, dans des interventions qui, comme telles, expriment sa relation à nous, non son essence.

Néanmoins, puisqu'il s'agit de *manifestation*, nous ne sortons pas du champ de la communication. En effet, affirmer que *ce qui est invisible de Dieu à partir de la création du monde se laisse voir*, pour peu du moins que ce soit *pensé par ce qui est fait*, c'est déclarer

que *Dieu*, qui que ce soit qu'on désigne de ce nom, est en communication avec nous. Plus encore, c'est poser que nous sommes dans une certaine relation à lui et que celle-ci n'apparaît dans sa singularité que si nous consentons à adopter une certaine façon de *pensée* : il nous faut considérer ce qui existe comme *ce qui est fait*.

Il convient de s'arrêter sur cette certaine façon de *penser*.

Qu'est-ce donc qui *est fait* ? Nous-mêmes et, avec nous qui sommes en lui, le *monde*. Ainsi donc *ce qui est fait* existe, c'est bien vrai, mais il y a pour nous dans *ce qui est fait* autre chose et plus que l'existence : il y a une relation à un terme qui ne ressemble en rien à ce que nous pouvons être, à celui que nous nommons *Dieu*. Or, cette relation est exercée par nous de façon paradoxale, puisque s'y *laisse voir ce qui est invisible*, une *puissance sans âge* et une *divinité* - et sans doute devons-nous comprendre : une *puissance sans âge* qui est la *divinité* même. Quoi qu'il en soit, cette *puissance sans âge* et cette *divinité* appartiennent à un *invisible* qui ne se *laisse voir* que si nous l'accueillons en y adhérant, que si nous le recevons en lui répondant mais pas n'importe comment. Ainsi quelque chose qui est de l'essence de *Dieu* entre dans le champ de la communication, est adressé et reçu. Mais à la manifestation de cet objet nous pouvons répondre par une fin de non-recevoir : il ne cesse pas pour autant d'être adressé. . On pressent donc qu'une telle situation peut devenir le prétexte à une épreuve.

Ici, en effet, la *manifestation* déroge à ce qui pourtant paraît être le propre de toute *manifestation*, à savoir l'évidence. Mais cette exception n'est pas du tout déplacée, c'est le moins qu'on puisse dire. Car s'agirait-il encore de *Dieu* s'il se montrait dans l'évidence ?

Comme son nom l'indique suffisamment, l'évidence relève des sens : elle vient de la vue, sinon de l'acte même d'une vision, elle affecte sensiblement celui qui voit. Or, ici, la *manifestation*, même si elle touche nos sens, n'est pas accueillie sensiblement mais par l'acte d'une *pensée* qui, en quelque sorte, la saisit ou, plus exactement, lui répond en la recevant. Bref, tout se passe comme si l'opération d'une *pensée* était seule capable d'affirmer *ce qu'il y a d'invisible de Dieu*. Seul un tel acte, que les *hommes* sont toujours capables d'accomplir, rend réelle pour eux, effectivement présente à eux, la *manifestation* de cet *invisible*. Aussi bien sont-ils *inexcusables* de ne pas accueillir cette *manifestation* en dépit de son manque d'évidence.

Nous venons d'explicitement une situation qui est celle des *hommes à partir de la création du monde*. Nous traduisons par *à partir de* et non point par « depuis ». Pourquoi ? Parce que « depuis », qui n'est pas impossible et qui, de plus n'est pas à exclure absolument, nous placerait dans la seule ligne du temps. En revanche, *à partir de* ne nous interdit pas de suivre cette ligne mais ne nous y réduit pas et nous permet de joindre la logique à la chronologie.

Du coup nous sommes à même d'entendre ce que peut bien signifier le terme même de *création*. Il est employé ici pour désigner la situation même dans laquelle se trouvent les *hommes*. Il n'exprime pas tant qu'ils sont produits, même si nous sommes invités à *penser* en passant *par ce qui a été fait* : ce terme de *création* signifie qu'ils sont introduits, parce qu'ils sont *créés*, dans une situation de communication avec celui que nous nommons *Dieu*.

Si tel est le statut des *hommes*, qu'est-il donc arrivé pour qu'ils en soient venus à être *inexcusables* ? Après ce que nous venons de dire d'eux, nous accordons qu'ils le soient. Mais

qu'ont-ils donc fait pour l'être devenus ? Que font-ils pour le devenir ? C'est en répondant à ces questions que nous pourrions comprendre, plus et mieux encore que nous ne l'avons fait, la signification de ce terme de *création*.

« ...En effet, connaissant Dieu, ils ne lui ont pas rendu, comme à Dieu, gloire ou action de grâces, mais ils sont devenus vains dans leurs raisonnements et leur cœur insensé s'est enténébré : prétendant être sages, ils sont devenus fous... »

Il y eut une faute de *pensée*, de *reconnaissance*, au sens complexe de ce terme, plus que de *connaissance*, si du moins par ce dernier terme on entendait se référer à un certain savoir. Sans doute, pour que des *hommes* atteignent à *ce qu'on peut connaître de Dieu*, celui-ci doit-il s'être fait *connaître* d'eux. Mais il y a loin de *connaître* à *reconnaître*. Car la *reconnaissance* implique un acte d'identification – et c'est bien cela qui est en cause ici : il faut tenir *Dieu*, celui-là même qui se fait *connaître*, pour ce qu'il est, pour *Dieu*.

Or, comment faire, dira-t-on, si, d'une certaine façon, on ne sait pas d'abord qui est *Dieu* ou encore ce que c'est qu'être *Dieu* ? Soit. On allèguera cependant que le cas de *Dieu* est singulier, que l'identification procède ici par des voies propres, Accordons-le. Mais, surtout, admettons que ces voies sont tracées ici mêmes dans le texte que nous sommes en train de lire, qu'il nous suffit de les faire apparaître ou encore de les induire avec certitude quand on observe les conséquences de leur oubli.

Tenir *Dieu* pour *Dieu* passe par un certain traitement de la relation dans laquelle nous sommes. Tenir *Dieu* pour *Dieu* revient à affirmer entre nous et lui un rapport tel que la dissemblance entre les deux termes l'emporte sur la ressemblance. En bref, la différence exige ici la plus extrême altérité qui se puisse concevoir et même, si étrange que paraisse l'expression, une altérité absolue. En effet, si liés que des *hommes* soient à *Dieu* ou encore parce qu'ils lui sont liés en tant même qu'il est *Dieu*, il ne peuvent conserver intacte leur humanité qu'à la condition de maintenir cet écart, de l'affirmer concrètement disséminé dans toute leur existence. En cela consiste la *reconnaissance* de *Dieu* comme *Dieu* : un retour sur la relation singulière dans laquelle ils sont pris, une ratification, une approbation qu'ils lui donnent. Or, c'est un tel retour qui a manqué : *en effet, connaissant Dieu, ils ne lui ont pas rendu, comme à Dieu, gloire ou action de grâces...*

En somme, des *hommes* auraient regardé leur relation à *Dieu*, leur condition de *créature*, comme une contrainte qui pèserait sur eux, voire comme une violence qui leur serait faite. C'est pourquoi ils auraient refusé de renvoyer à *Dieu* l'éclat singulier dont il brille, sa *gloire*, et aussi de le remercier pour l'existence qui est la leur, de lui adresser une *action de grâces*.

Observons au passage qu'ainsi entendue, comme l'a écrit profondément Sertillanges, « la création...laisse à l'être créé une sorte de priorité sur sa propre création, comme si spontanément il s'élançait, pour y puiser, vers la Source divine, et se constituait par là, en quelque façon, auteur de son être... Toutes choses sont, de par Dieu, comme s'il n'y avait pas de Dieu, ou comme si elles-mêmes éalisaient Dieu, afin de pouvoir être, de pouvoir être elles-mêmes et être autonomes. »

Comprendre la *création* – rappelons-nous : *à partir de la création du monde !* – comme l'élection de *Dieu* par la créature conduit à adopter une position qui inclut celui qui *pense* ainsi au-dedans même de ce qu'il *pense*. En effet, on situe alors la *création* et la *pensée* qu'on peut en former à l'intérieur de la communication, on ne la considère pas d'abord comme une communication d'être : on est attentif surtout en elle à l'être ou, mieux, à l'opération même de la communication.

Être, c'est *créer* ou être *créé*, c'est faire être ou être fait quelqu'un qui est. L'existence, c'est l'appartenance à une paradoxale réciprocité dans laquelle et par laquelle, au sens le plus fort et le plus complexe de ce verbe, nous nous entretenons. Pourquoi disons-nous paradoxale cette réciprocité ? Parce que nous sommes toujours portés à considérer que toute réponse vient après un appel et qu'en conséquence, une réciprocité initiale est un non sens. Nous répugnons à admettre que la réponse, inconnue encore certes mais réelle, est déjà virtuellement présente dans l'appel et que si le temps d'après est important, c'est parce qu'alors elle y devient actuelle.

À qui accepte une réciprocité ainsi entendue l'existence apparaît en humanité au plus vrai d'elle-même dans la conversation, c'est-à-dire dans la parole adressée et reçue sous quelque modalité que ce soit. En cela consiste la relation de *création*. Elle est la matrice, toujours présente, de toutes les autres. Celles-ci en sont la répétition toujours autrement, toujours innovante, tout au long de notre histoire. Elle est encore toujours active, mais elle peut être humiliée dans le déni que nous lui opposons.

On ne méditera jamais assez cette définition de la création proposée par Saint Thomas d'Aquin dans le **De Potentia** : « La *création* n'est rien d'autre réellement (*realiter*) qu'une relation (*relatio quaedam*) à Dieu accompagnée d'une nouveauté d'être (*cum novitate essendi*). Comment traduire ces derniers mots ? Nous nous arrêtons ici à « accompagnée d'une nouveauté d'être ». Mais pourquoi ne pas entendre aussi « avec la nouveauté de l'être », comme si, indépendamment de la *création*, il y avait bien de l'être mais de l'être toujours ancien, toujours passé, virtuel mais pas encore actuel ? Ou bien encore, pourquoi ne pas aller jusqu'à penser que, hors de la *création*, il n'y a rien qui soit, et non pas pourtant le néant, mais pas même de l'être, que la *création* est la nouveauté même parce qu'elle fait être ?

Mais revenons à la lecture du texte de *Paul*. On peut noter que la reconnaissance qu'il mentionne ne ressortit pas à la seule intelligence. Acte de *pensée*, elle est un jugement. Comme telle, elle est plus proche de ce que nous appelons l'éthique et la décision que de la spéculation. Aussi bien serait-on porté à expliquer, par exemple, la méconnaissance de *Dieu comme Dieu* à la fois par une envie dirigée contre *Dieu* et par un mixte de mépris et d'exaltation de l'existence des *hommes* : celle-ci paraîtrait asservie si elle était acceptée telle qu'elle se présente à l'intérieur de la communication. Mais laissons de côté ces explications. Elles ne sont pas indispensables pour entendre le propos de *Paul*, même si elles peuvent en suggérer la fécondité spirituelle.

Ce qui est sûr, c'est que la méconnaissance de *Dieu* a changé les *hommes*. Leur pensée en a été troublée jusqu'en son principe, qui est ici désigné par le vocable de *cœur*. La perturbation a atteint l'en deçà de leurs facultés d'intelligence, de volonté et de mémoire et elle se propage aussi dans toutes leurs démarches de *pensée*, dans leurs *raisonnements* : le vide, l'obscurité, la folie ont pris la place de la sagesse à laquelle ils persistent néanmoins à prétendre. S'ils

continuent à faire acte de *pensée*, celle-ci est exposée au vide, à la confusion, à l'absence de toute acuité : *ils sont devenus vains dans leurs raisonnements et leur cœur insensé s'est enténébré : prétendant être sages, ils sont devenus fous.*

Le changement qui s'est produit peut être défini plus rigoureusement encore. *Paul* en donne la formule avant de repérer les conduites dans lesquelles il se vérifie.

«... et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible pour une image qui ressemble à un homme corruptible et à des volatiles et à des quadrupèdes et à des reptiles... »

Des *hommes* se sont dégagés ou, plutôt, ont vainement tenté de se dégager du rapport qu'ils entretiennent, du seul fait de leur *création*, avec la *gloire du Dieu incorruptible*. Or, dans l'échange auquel ils se sont livrés, car il s'agit encore d'une variante de la communication, ils sont perdants. En effet, ils sont allés de l'*incorruptible* au *corruptible*. On peut dire qu'ils sont passés d'une vie qui ignore la mort à une vie marquée par la mort, ou encore du réel à l'irréel, puisque le terme avec lequel ils sont en rapport n'est lui-même qu'une fiction, qu'un semblant, *une image qui ressemble à un homme corruptible* et même à *des oiseaux et à des quadrupèdes et à des serpents*. Aussi peut-on dire encore qu'ils ont changé un rapport à la réalité effective de la *gloire* contre un rapport à une vie animale qui n'est elle-même que simulée, qui n'est pas même réelle, et à laquelle ils ne peuvent pas se réduire, étant eux-mêmes d'un autre ordre qu'elle.

De ce fait, ces *hommes* sont devenus étrangers à quelque *manifestation* que ce soit d'autre chose que ce qu'ils sont eux-mêmes. Ils sont enfermés comme dans une prison dans leur humanité et dans ses adhérences à tout l'ordre du vivant. Ainsi peut-on dire qu'ils *détiennent la vérité dans l'injustice*. Mais ils sont pris eux-mêmes par leur capture.

Il importe cependant de remarquer que le *corruptible*, ici du moins, n'est pas à entendre comme le contraire de l'*incorruptible*. Car nous sommes au-delà de l'opposition de la corruption et de la non corruption. L'*incorruptible*, ici, caractérise *Dieu* et sa *gloire*, c'est-à-dire son rayonnement dans une *manifestation* de lui-même qui appelle reconnaissance et *action de grâces*. Comme tel, l'*incorruptible* appartient à la *manifestation*. C'est l'*incorruptible* de la *manifestation* de *Dieu* qui est abandonné par des *hommes* qui lui préfèrent le *corruptible* et l'apparence dans lesquels la seule réalité qui ne soit pas illusoire, si l'on peut dire, est la présence de la mort.

Paul laisse donc entendre que des *hommes* ont supprimé, autant qu'il est en eux, la relation de *création* dans laquelle une communication est établie entre *Dieu* et eux-mêmes. Estime-t-il qu'ils soient parvenus à leur fin ?

La communication de Dieu entre manifestation et révélation

À vrai dire, il y a deux fils, étroitement tressés ensemble, dans le discours de *Paul*. Il affirme d'un côté que *Dieu* se *manifeste* réellement. Mais, d'autre part et dans le même temps, il ne

peut affirmer cette réelle *manifestation* qu'en la déchiffrant sous les espèces de l'accueil qu'elle reçoit. Mais il ne peut pas supposer pour autant que la communication serait ruinée par l'absence de *foi* ou, plutôt, pour parler plus rigoureusement, de ce qui correspond à la *foi*, par l'absence d'assentiment, puisqu'il s'agit non pas de *révélation* mais de *manifestation*.

Nous devons nous laisser instruire par ce statut très singulier du discours de *Paul*. Il devrait notamment nous convaincre, s'il le fallait, que la communication de *Dieu*, qu'elle soit *manifestation* ou *révélation*, est toujours un événement. Or, l'effectivité de celui-ci est induite à partir de la réponse que cette communication reçoit chez les destinataires. Car personne à *partir de la création du monde* n'est à la place de l'émetteur. Tous sont pris dans la communication et ils en font l'expérience à partir de l'accueil qu'ils lui réservent.

Assurément, cette situation est étrange. On pourra toujours la soupçonner de procéder d'une illusion. Nous voudrions entendre l'adresse en elle-même, à l'état pur, disons-nous, sans l'induire de la réception que nous lui ménageons. Qui nous assure que nous sommes destinataires d'un appel, qu'un message nous est envoyé ? Ne pourrions-nous pas toujours en douter ?

Ces questions ne sont pas impertinentes. Elles nous invitent à reconnaître toujours davantage qu'il n'y a pas de communication sans une certaine adhésion à la communication. Ainsi, pour bien entendre que la *colère de Dieu* puisse, dans la *révélation*, se substituer à sa *justice* ou que sa *justice* puisse s'exprimer comme *colère*, faut-il admettre que rien n'occupe plus, dans la relation de communication, la place de cette adhésion, qui est essentielle à l'heureux accomplissement de celle-ci : au poste où elle devrait être, il n'y a plus, de la part des *hommes*, qu'un vain effort pour s'arracher à la communication elle-même, dans laquelle ils sont pourtant établis, pour la supprimer, si du moins c'était possible. C'est en effet ce qu'ils tentent quand ils cherchent à se soustraire à la relation de *création*, à la rencontre la plus intime avec Dieu, et une rencontre qui s'accomplit non en dépit mais à la faveur du maintien de la plus grande différence.

Quoi d'étonnant, dès lors, si, pour parler d'une telle perturbation, on a recours, à propos de *Dieu*, au terme de *colère* ? Il signifie l'exaspération de la violence, l'ébullition qui dissout toutes choses dans la plus extrême confusion. Il est bien approprié pour désigner une situation où s'exprime le contraire de la *justice*. Celle-ci, en effet, tout à l'opposé, respecte l'altérité des partenaires, et d'autant plus que leur solidarité les rapproche davantage. Car voudrait-on se représenter la communication de *Dieu* et des *hommes* qu'il faudrait la tenir pour une grandeur à la fois infiniment continue et infiniment discrète. En cela consiste le propre, paradoxal, de la relation de *création*.

Ainsi donc, en définitive, il y aurait bien deux *révélations* proprement dites, celle de la *justice de Dieu* et celle de sa *colère*. En revanche, la situation de communication entre *Dieu* et les *hommes* est unique et indestructible. Cette communication est assurée par la *manifestation de ce qui est invisible de Dieu*, pour peu du moins que cet *invisible* soit *pensé* à l'intérieur de la relation de *création*. Comment d'ailleurs les *hommes* pourraient-ils échapper à une telle *pensée* ? Tout au plus sont-ils capables d'essayer avec emportement d'y échapper, car ils ne peuvent pas supprimer la communication que *Dieu* entretient avec eux.

Quant à la *révélation* elle-même, abstraction faite de ses deux aspects, sous la modalité de la *justice* ou sous celle de la *colère*, elle témoigne, si l'on ose dire, de l'impossibilité où se trouve *Dieu* lui-même de supprimer sa communication avec les *hommes* et de les détruire, en annulant la relation de *création*. C'est pourquoi, loin de l'annuler, *Dieu* est-il conduit à la sauver. C'est ce qu'il fait par la *révélation* de sa *justice* dans l'*heureuse annonce* et par la *foi*. Et si cette *révélation* apparaît comme une *résurrection des cadavres*, comme l'accès à autre chose que le *corruptible*, c'est parce que la conduite des *hommes* est devenue destructrice, meurtrière : elle est telle non seulement par suite de leur déni de la *création* mais déjà dans ce déni même ou, autrement dit, dans leur tentative impuissante pour en finir avec leur relation à *Dieu*.

Ainsi la réception par les *hommes* de la communication de *Dieu* n'est-elle pas la même dans la *révélation* de sa *justice* et dans celle de sa *colère*. Ici, *connaissant Dieu, ils ne lui ont pas rendu, comme à Dieu, gloire ou action de grâces*. Là, ils *croient*, et ainsi se réalise une communication qui va tout droit, si l'on peut dire, qui, partie de *foi*, atteint jusqu'à la *foi*. Ils en sont rendus vivants, mais d'une vie bien singulière, *incorruptible*, tout autre que biologique, puisqu'elle consiste en une *foi* qui fait du *croyant* un *juste*. Dans le cas de la *colère*, tout se passe, au contraire, comme si l'impossible était réalisé, comme si la communication entre *Dieu* et les *hommes* était interrompue, puisque la réception par les *hommes* de *ce qui est invisible de Dieu* ne se produit pas.

Mais il est une autre différence, plus importante encore, entre les deux *révélations*. Celle de la *justice* n'est précédée de rien que les *hommes* auraient pu faire pour la susciter et encore moins pour la mériter. Elle ne s'explique pas. Elle est gratuite comme l'est d'ailleurs la *manifestation à partir de la création du monde*. On ne peut même pas dire qu'elle est motivée par leur égarement, même si elle se présente comme un *salut*. En revanche, la *révélation* de la *colère* arrive en suite d'une certaine conduite des *hommes*. Si elle a pu être présentée comme une explication de la *révélation* de la *justice de Dieu* – nous avons lu : *car la colère de Dieu se révèle* – ce n'est pas parce que cette *justice* en serait la cause, c'est seulement parce qu'elle est l'aspect que prend cette *justice* du fait de la conduite adoptée par les *hommes*.

Ainsi donc cette autre *révélation*, celle de la *colère de Dieu*, n'est-elle pas gratuite, elle est motivée, sa venue peut être expliquée, et elle l'est ici même. En effet, à peine a-t-elle été mentionnée que commence un raisonnement. Celui-ci procède par des *en effet* et des *car* et il nous en livre la cause. La *colère se révèle* en réponse, voire en riposte à la méconnaissance par les *hommes* de *ce qui est invisible de Dieu*. Elle provient de ce qu'ils n'ont pas reconnu *Dieu comme Dieu*.

En somme, la *colère* peut apparaître comme la conduite imposée à *Dieu* par des *hommes* en suite de la perte de tout sens, de la ténèbre et de la folie dans lesquelles ils ont sombré. *Paul* est donc amené à parler de *Dieu* et de sa communication avec nous en des termes où se reconnaît l'extrême confusion qui s'est emparée de la pensée humaine. Cette communication a été blessée par nous et, désormais, les effets de cette blessure se prolongent jusque dans le discours que nous tenons sur elle.

C'est à une telle conclusion que nous sommes inévitablement conduits. Comment, en effet, la méconnaissance par les *hommes* de *ce qui est invisible de Dieu* pourrait-elle rivaliser avec sa *justice* et l'emporter sur elle ? Comment, surtout, *Dieu* pourrait-il réellement se mettre en

colère ? Pour l'excuser de céder à une telle passion ou, plutôt, pour nous absoudre de la lui prêter, il ne suffit pas d'en appeler à une tradition littéraire qui autoriserait de telles expressions. On ne ferait alors que déplacer le problème. Il ne suffit pas non plus d'invoquer les inévitables contraintes de l'anthropomorphisme et de faire observer que de toute façon ce même anthropomorphisme est déjà présent quand nous parlons de la *justice de Dieu*. On sait, en effet, que l'usage de ce langage doit être étroitement surveillé et même critiqué : son usage, inévitable, n'autorise pas les *hommes* à s'exprimer, s'agissant de *Dieu*, sur sa *colère* comme ils le font sur sa *justice*.

Dans ces conditions, redisons-le, une fois reconnue la différence entre les deux *révélation*s et, surtout, une fois admises les raisons de cette différence, on peut affirmer qu'il n'est, très radicalement, qu'une seule *révélation*, celle de la *justice de Dieu*. La *révélation* de sa *colère* n'est que le mode sous lequel nous continuons à parler de la *révélation* de sa *justice* en y incluant la reconnaissance de notre égarement. Ainsi les *hommes*, du fait de la folie de leur pensée, peuvent-ils en venir à traiter de la *justice de Dieu* comme si elle était à égalité ou en compétition avec autre chose qu'elle, et cette autre chose serait sa *colère* ! En réalité, la *colère de Dieu* n'est rien de *Dieu* : elle est l'aspect sous lequel, meurtris et diminués que nous sommes jusque dans notre discours, et *Paul* lui-même avec nous, nous disons que s'exerce sa *justice* dans sa communication avec nous. C'est le prix, très lourd, que paie notre parole du fait de notre appartenance à une humanité qui se refuse à donner son assentiment non pas à *Dieu* lui-même mais à la relation de *création* par laquelle se rend présente, très radicalement, sa communication avec nous ou, pour parler bibliquement, son Alliance.

Guy LAFON

Clamart, le 30 avril 2007